Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie

Vol. 5, n°3 | Décembre 2014

Géohistoire des risques et des patrimoines naturels
fluviaux

Géohistoire environnementale : contours sémantiques et conceptuels. Discussions sur les héritages et patrimoines reconnus aux zones humides fluviales

*Words and concepts in environmental geohistory: discussion about heritages
functions and values of riparian wetlands*

Delphine Gramond

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/10585>

DOI : 10.4000/developpementdurable.10585

ISSN : 1772-9971

Éditeur

Association DD&T

Référence électronique

Delphine Gramond, « Géohistoire environnementale : contours sémantiques et conceptuels. Discussions sur les héritages et patrimoines reconnus aux zones humides fluviales », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 5, n°3 | Décembre 2014, mis en ligne le 05 décembre 2014, consulté le 13 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/10585> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.10585>

Ce document a été généré automatiquement le 13 mai 2020.

Développement Durable et Territoires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Géohistoire environnementale : contours sémantiques et conceptuels. Discussions sur les héritages et patrimoines reconnus aux zones humides fluviales

*Words and concepts in environmental geohistory: discussion about heritages
functions and values of riparian wetlands*

Delphine Gramond

- ¹ « C'est le passé qui doit conseiller l'avenir » ; force est de constater que depuis plusieurs années cette maxime de Sénèque devient le pilier idéal des stratégies modernes de gestion environnementale, à l'instar de la restauration ou de la réhabilitation, pour lesquelles il est admis que ménager/aménager les milieux nécessite de les replacer dans leur histoire, ou plus exactement dans leur « mémoire ». La géohistoire, courant géographique relativement récent, s'inscrit alors comme une démarche féconde pour relire et réécrire cette « mémoire » à travers l'analyse d'archives variées que des méthodes de plus en plus précises permettent d'identifier et d'interpréter (Reynaud, 1992 ; Grataloup, 1996, 2005 ; Dosse, 1998 ; Jacob-Rousseau, 2009). Pour être opérationnelle en terme de recherche-gestion, l'approche géohistorique doit être centrée sur l'interprétation des variabilités de l'anthroposystème¹ étudié, ce qui permet subséquemment de positionner un milieu dans une trajectoire dynamique et d'évaluer ses potentialités résiduelles, fonctionnelles ou ciblées. Deux termes aux contours sémantiques flous procèdent de la démarche géohistorique, ceux d'« héritage » et de « patrimoine » dont on use et abuse fréquemment, les confondant même parfois (en anglais le terme *Heritage* est d'ailleurs souvent englobant). Il convient alors de s'interroger sur la pertinence et la portée de l'usage des termes héritage et patrimoine en gestion environnementale. En effet, le terme héritage renvoie à l'image de transmission d'un stock d'informations – c'est un donné – alors que le terme

patrimoine suggère davantage l'idée de reconnaissance dudit héritage – c'est un construit (Tricaud, 2010). Actuellement, cette reconnaissance d'un patrimoine se conjugue avec une volonté affirmée de valorisation, laquelle se traduit souvent par des pratiques de conservation basées sur la définition d'états dits « de référence ». Est-ce alors pertinent lorsqu'il s'agit d'un patrimoine naturel ? Est-il opportun d'associer les termes de patrimoine (et l'idée de fixité que le concept sous-tend) et celui de « vivant » (qui exprime lui l'idée de mobilité par définition) ?

- 2 Dans cet article il sera discuté de l'emploi de ces notions pour le cas de zones humides fluviales, milieux par nature très dynamiques, le plus souvent transitoires, mais considérés aussi comme identitaires des paysages fluviaux et donc marqueurs d'une mémoire collective. Leur valorisation patrimoniale repose souvent sur la prise en compte d'espèces végétales ou animales, reconnues comme rares ou menacées et que l'on souhaite conserver, ce qui paraît paradoxal pour des milieux naturels régis par des flux et des dynamiques successioneles (Cubizolle et Sacca, 2008). Une discussion sur l'intérêt de conserver une espèce « rare » plutôt qu'une espèce « fonctionnelle » est pertinente pour orienter les stratégies de valorisation des milieux vers des objectifs viables en terme de gestion d'une part et en terme d'acceptation sociale d'autre part. Enfin, il apparaît impératif aujourd'hui de procéder à des allers-retours successifs entre théorie et pratique, car les états de référence définis sont généralement des témoins discutables et il existe toujours une part d'incertitude dans la réécriture des trajectoires (Gramond, 2013) ; il convient de l'accepter. La mémoire environnementale est discontinue par essence, elle contient toujours une part d'oubli, et reconstitue souvent un passé idéalisé pour lequel il convient de gagner en neutralité, et c'est bien là le défi actuel en matière de gestion des milieux.

1. Géohistoire environnementale : remaniement sémantique ou nouvelle approche ?

- 3 L'idée directrice ici n'est pas de proposer une réflexion épistémologique sur l'émergence du terme de « géohistoire », nous renvoyons pour cela aux travaux de C. Grataloup (2005, 2007) ou encore à la récente publication de G. Chouquer et M. Watteaux (2013) qui abordent ces aspects de manière épistémologique. L'objectif ici est de montrer que son essor et sa large diffusion dans les travaux liés à la gestion environnementale sont pertinents. Comme le proclamait donc Sénèque dans l'une de ses lettres à Lucilius. C'est en tout cas ce que suggéraient déjà dès les années 1950 les travaux de O. Schlüter et de C. Sauer, considérés comme pionniers de la géohistoire environnementale, attachés à retracer l'anthropisation des milieux en identifiant dans les artefacts et écofacts les modalités et conséquences des interactions complexes entre dynamiques biophysiques et forçages sociétaux (Claval, 2012).
- 4 Au cœur des logiques gestionnaires actuelles guidées par ce que l'on peut désigner comme les stratégies du (préfixe) « re » : re-qualification, re-valorisation, réhabilitation, re-naturalisation, la question de (ou plutôt des) « états de référence historiques » est cruciale, et nécessite donc un retour vers le passé, tout particulièrement pour la reconnaissance des héritages et la production de patrimoine(s) (Gramond, 2013) ; cette question nécessite par conséquent un regard ciblé sur les trajectoires complexes, polyphasées et évolutives des systèmes, composant, pour le cas des hydrosystèmes fluviaux, leur « équilibre dynamique » (Leopold et

Maddock, 1953 ; Amoros et Petts, 1993). Inscrites au sein de ces derniers, les zones humides sont tributaires dans leur structure et leur fonctionnement de ce « quasi-équilibre », tendant vers le parfait équilibre sans jamais l'atteindre et exprimé par des ajustements biophysiques multiscalaires en réponse à des forçages endogènes (perturbations) et/ou des contraintes exogènes (pressions anthropiques) qui se succèdent ou se télescopent.

- 5 Le regard géohistorique est orienté vers le passé, influencé par le présent et tourné vers l'avenir. Le passé, le présent et le futur ne doivent pas être traités de manière discontinue, cloisonnée ; il convient de considérer qu'ils appartiennent à un même continuum cadencé par des processus, des causes et des conséquences (Uzzell, 1998). Les logiques temporelles sont ainsi immédiatement convoquées lorsque la question de la reconstitution de l'histoire des environnements passés se pose, mais l'axe du temps n'est plus si linéaire lorsqu'il s'agit d'examiner les processus qui génèrent les formes spatiales, tant celles-ci sont résultants de phénomènes rythmiques très complexes (cycliques, aléatoires, pulsés, etc.). Or la géohistoire propose, par une démarche intégrative que suppose la fusion sémantique des termes disciplinaires socles que sont la « géographie » et l'« histoire », une analyse conjointe des logiques spatiales et temporelles. À la différence de la géographie historique, qui a pour vocation principale la recherche dans une période passée d'une explication du présent, mettant en exergue les héritages, par une démarche rétrospective et synchronique, la géohistoire propose une grille de lecture diachronique, résolument tournée vers le passé, dissociable du présent – bien qu'il en constitue logiquement le terme – et préoccupée par les temps longs (Jacob-Rousseau, 2009). Les deux approches ne sont pas opposables, elles sont même complémentaires si bien que les acceptions sont souvent proches et que les deux démarches sont parfois confondues. Une conception simplifiée de la distinction entre les deux approches pourrait être que la géographie historique relit le passé pour comprendre le présent et la géohistoire relit le passé pour le comprendre.
- 6 La géohistoire s'intéresse ainsi au temps – au singulier – c'est-à-dire à l'histoire, au récit, mais aussi, et c'est ce qui fait sa spécificité, aux durées – au pluriel – dans la mesure où elle a pour objectif de mettre en évidence les permanences et inerties des dynamiques commandées par les formes spatiales et ainsi de comprendre le – voire les – passé(s). Les corpus de données anciennes sont de plus en plus divers (archives planimétriques, botaniques, sédimentaires, cadastrales, etc.) mais peuvent, grâce aux outils d'analyse spatiale tels que les SIG, être exploités de manière intégrative et non seulement compilative. Ces archives apportent ainsi des informations clés sur les tendances (stationnaires ou non), les phénomènes répétitifs mais aussi aléatoires qui, une fois réunis, permettent de dessiner les contours de ce que l'on peut nommer « l'enveloppe des variabilités historiques » (Landres *et al.*, 1999 ; Keane *et al.*, 2009) au sein de laquelle le présent est bien considéré comme un « temps en mouvement » et non un point final (Elissalde, 2000). Dans le cas des systèmes fluviaux, l'approche géohistorique peut, selon la précision des sources d'appui, reconstituer les tendances (tressage, méandrage, etc.) sur des temps longs, mais aussi saisir les variations cycliques (crues saisonnières par exemple) sur des temps courts, ou encore repérer des pulsations aléatoires (comme des phénomènes d'embâcles) sur des temps instantanés, le tout imposé par les configurations spatiales du bassin-versant considéré. Selon les mêmes logiques, les impacts des ajustements fluviaux sur les mobilités structurelles et fonctionnelles des zones humides alluviales sont également étudiés afin de comprendre les temporalités des processus et, en corollaire, les spatialités de leurs effets, en

réponse aux instabilités endogènes et/ou exogènes des hydrosystèmes. La géohistoire environnementale est une géographie du temps long, pour laquelle la question de l'imbrication des temporalités est cruciale afin de comprendre les interférences spatiales complexes entre dynamiques biophysiques et sociétales, particulièrement asynchrones. R. Kosselleck (1990, p. 10, cité par Ellisalde, 2010) différencie ainsi temps et temporalités (durées) lorsqu'il écrit : « *toute chose mouvante porte en soi la mesure de son temps, et celle-ci demeure, même si aucune autre n'est là ; il n'est pas deux choses au monde qui aient la même mesure de temps [...] Il existe donc dans l'univers, en un seul temps, une multitude de temps.* »

- 7 L'approche géohistorique est en ce sens un préalable nécessaire pour amorcer une réflexion sur les résonances, ou au contraire dissonances, du « donné » (sous-entendu « naturel ») et du « façonné » (sous-entendu « anthropique ») dans les formes héritées et les patrimoines, arguments sur lesquels s'appuient largement aujourd'hui les logiques de gestion environnementale. En tant que géographie du passé, la géohistoire s'épaissit indéfiniment puisque le présent devient à chaque minute un moment du passé ; ce moment fait histoire, mais pas nécessairement mémoire. En effet, de nature partielle et partiale, la mémoire sacralise des témoins et inclut par définition une part d'oubli(s). Cette dimension est essentielle à aborder dans l'optique d'une discussion sur les héritages et patrimoines naturels reconnus aux zones humides fluviales. Quelle(s) mémoire(s) de l'histoire souhaite-t-on transmettre ? Et à quelles fins ?

2. Des héritages aux patrimoines « naturels » : quelles mémoires transmettre ?

- 8 Le terme anglo-saxon d'*Heritage* est le plus souvent directement traduit en français directement par celui de patrimoine, en référence par exemple à la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO (World Heritage List) mais le flou sémantique du terme anglo-saxon nécessite un détour terminologique. Le mot héritage a bien une définition autre que celle de patrimoine, notamment en géographie. Dans une acception très générale, le terme « *héritage* » signifie « *ce qui est transmis, par voie de succession* ». L'héritage renvoie donc intrinsèquement au passé et peut être assimilé à une « *mémoire* », un fragment d'histoire. Mais il faut bien convenir que ce n'est pas une mémoire « *brute* », intégrale. Elle est ce qui reste, une trace présente, mais elle n'est pas le passé lui-même ; car si les formes persistent, les forces qui les ont constituées ne sont plus actives. Il est communément opposé à ce titre les formes héritées, résiduelles, et les formes vives, fonctionnelles. On pourra ainsi distinguer une biodiversité fonctionnelle, celle de la ripisylve par exemple, dont les forces motrices, à savoir les dynamiques hydro-sédimentaires, génèrent des conditions favorables à la mise en place de formations hygrophiles à mésohygrophiles (saulaies buissonnantes et arbustives par exemple) et d'autre part, une biodiversité héritée, au sein également des ripisylves, mais déconnectée des processus actifs, témoignant d'anciennes conditions écologiques ou d'anciennes pratiques anthropiques.
- 9 L'identification et l'explication des héritages est difficile, d'une part car ils ne contiennent qu'une partie de l'information historique (on connaît le stock résiduel, mais il est nécessaire de le recontextualiser), et d'autre part parce qu'ils intègrent l'empreinte complexe des interférences entre dynamiques biophysiques et sociétales. La part de la nature et celle de l'homme dans les héritages est quasiment impondérable.

S. Dufour (2007) montre ainsi que la végétalisation de la basse vallée de l'Ain entre 1960 et 1980 est une réponse complexe liée à l'interpénétration de deux temporalités distinctes et asynchrones : l'une hydro-morphologique amorcée dès 1860 d'assouplissement du régime des crues favorisant la colonisation de la bande active, l'autre anthropique associée à l'abandon de pratiques sylvo-pastorales après la Seconde Guerre Mondiale. Nous le voyons à travers cet exemple, il est difficile d'interpréter la nature des héritages, et notamment la part relative des forçages (endogènes) et/ou contraintes (exogènes) qui les ont façonnés. Il est également intéressant de signifier que, dans les dynamiques biogéographiques des zones humides fluviales, les héritages sont volatiles, tant les milieux sont mobiles et changeants, même si, ou plutôt parce qu'ils ne font pas l'objet d'une gestion particulière. En effet, les conditions hydrobiosédimentaires vont se modifier rapidement dès l'apparition des espèces pionnières qui, en règle générale, sont transitoires, à développement rapide mais peu longévives, ce qui facilite l'installation des essences arbustives héliophiles sur un fluviosol peu évolué mais enrichi en nutriments. La formation arbustive est bien l'héritière des conditions mises en place par la formation herbacée, il y a bien succession, mais ce stock est rapidement remanié et l'héritage difficilement perceptible sans interprétation minutieuse à l'échelle adéquate. Cet exemple est démonstratif de l'impermanence des formes héritées, trop souvent confondues avec des formes fossilisées. Mais cet exemple ne doit pas occulter l'importance de la prise en compte des temps longs, car les héritages biogéographiques peuvent également correspondre à des dynamiques plus lentes, celles des changements climatiques, comme en témoignent par exemple les relictés tertiaires que l'on peut parfois rencontrer dans les formations forestières alluviales à l'image de la vigne sauvage (*Vitis vinifera* subsp. *sylvestris*) dans les marges méridionales d'Europe (Schnitzler, 2007). Nous le voyons à travers cet exemple, à chaque temporalité ses héritages.

- 10 L'héritage correspond donc à ce qui est transmis ; le patrimoine, dans une acception large, correspond à ce qui se transmet (Gravari-Barbas et Guichard-Anguis, 2003 ; Héritier, 2009 ; Bouisset et Degremont, 2013). Comme le précise A. Desvallées (1995), le concept de patrimoine se distingue de celui d'héritage dans la mesure où il ne s'applique pas uniquement aux biens transmis mais également à tous ceux qui existent pour chaque génération. Autrement dit, le patrimoine correspond à l'héritage reçu, enrichi de ce qui a été valorisé, appauvri de ce qui a été déprécié. Par exemple, dans le cadre des gestions patrimoniales de la nature, à partir d'un certain capital végétal à un instant *t* qui constitue l'héritage, on va tendre, sur la base de processus sélectifs non neutres, à valoriser certaines espèces ou certains espaces, considérés comme « remarquables » au détriment d'autres, vus comme « ordinaires ». Cette transformation, enrichissement ou appauvrissement, fait la nuance entre « héritage » – l'acquis – d'une part et « patrimoine » – le construit – d'autre part.
- 11 Or, l'un des principaux paradoxes de la patrimonialisation est qu'elle est orientée vers des stratégies conservatrices : il s'agit de préserver pour transmettre, sous-entendu « en l'état », mais quel état ? L'idée d'un retour à l'« état naturel » est désuète ; elle n'a plus sens dès que l'on replace les systèmes dans leur longue histoire socio-environnementale, ponctuée de périodes de cycles, de changements, de ruptures, voire de crises, nommée précédemment « l'enveloppe des variabilités historiques ». La patrimonialisation vise au maintien d'un « état de référence historique », qui n'est pas le passé, mais une période précise. La patrimonialisation devient alors une mise sous tutelle des milieux, et nécessite une gestion soutenue, à coût de grands frais pour les

collectivités, particulièrement dans les projets de restauration, qui consistent à valoriser un « état antérieur » considéré comme « dégradé », sur des bases souvent discutables et liées à des représentations muables (Bioret et Chlous-Ducharme, 2011). On attribue en effet une – ou des – valeur(s) mémorielle(s) à un patrimoine, sur la base de logiques culturelles, symboliques, politiques et/ou économiques principalement. Le patrimoine représente alors ce qui doit être conservé par rapport à ce que l'on considère comme pouvant disparaître, induisant ainsi des inégalités de traitement lors de l'attribution des rôles de témoins, et pose également la question de ce qui doit être « effacé » au profit de ce qui doit être « conservé » comme le montre bien l'article de L. Laslaz (2009) dans le cas des Parcs Nationaux alpins français.

3. Patrimoines « naturels » des zones humides fluviales : paradoxes de la notion d'espèces « patrimoniales »

- 12 Le thème du colloque du Groupe d'histoire des zones humides² nous invite à évoquer plus particulièrement le syntagme « patrimoine naturel », apparu dans les années 1970 en France³, et relatif selon le Code de l'environnement (Art. L411-5) aux richesses écologiques, faunistiques, floristiques, géologiques, minéralogiques et paléontologiques d'un milieu. Le patrimoine naturel n'est donc pas la nature mais ses « richesses » ; cela renvoie finalement aux biodiversité et géodiversité dites « remarquables » au sens de l'Inventaire National du Patrimoine Naturel créé en 2006. Préserver le patrimoine naturel signifie alors préserver la biodiversité ? Mais laquelle ?
- 13 Pour les zones humides fluviales, et en particulier pour les îlots et îles des lits des grands fleuves, nous savons qu'elles sont pour partie les héritières des ré-ajustements hydrosédimentaires en réponse à des contrôles climatiques (fin du Petit Âge Glaciaire pour prendre un temps fort) mais aussi légataires des actions anthropiques qui les ont façonné (rôles des aménagements à différentes échelles spatio-temporelles) ; quel peut être aujourd'hui le degré de naturalité de ces héritages ? Sans doute très faible. Comme le précisent Clément et Gavaille (1994, p. 255) : « *les paysages du présent sont en grande partie des paysages-mémoires, témoignant des relations passées entre l'homme et le milieu.* » Le syntagme « patrimoine naturel » est en ce sens particulièrement paradoxal, d'autant qu'il faut bien considérer qu'aucun état, même naturel, n'est inscrit dans la stabilité alors que la notion de patrimoine renvoie une image de fixité guidée par des logiques de conservation.
- 14 Si le patrimoine « regarde vers l'avenir » (répondant à un objectif de transmission aux générations futures) et se base sur l'acquis, que peut-on conserver aujourd'hui de « naturel » ? L'emphasis est mise sur la biodiversité dite « remarquable » ; on voit même émerger la notion fourre-tout d'« espèces patrimoniales », qui peut assimiler aussi bien des espèces rares, menacées, protégées qu'« ordinaire » (Chevassus-au-louis *et al.*, 2009). Il est de fait intéressant de s'interroger sur les raisons du glissement sémantique actuel de « espèce remarquable » vers « espèce patrimoniale » et de débattre des implications subséquentes en terme de gestion des patrimoines naturels fluviaux. En effet, les espèces végétales ainsi reconnues au sein des zones humides fluviales sont en très grande majorité celles des mégaphorbiaies, autrement dit des stades pionniers des formations alluviales (ex. *Luronium natans*, *Liparis loeselli*, *Saxifragia hirculus* qui font

partie des espèces pour lesquelles un plan national d'action est en cours). Axer sur la biodiversité « remarquable » plus que la biodiversité « fonctionnelle » réduit l'importance des formations post-pionnières (saulaies-peupleraies et chênaie-ormaises) et oriente les stratégies de gestion patrimoniale des zones humides alluviales vers le maintien de stades pionniers. La patrimonialisation ainsi pratiquée participe à l'involution des formations végétales, à la négation de leurs potentialités écohydrologiques, et risque de déstabiliser l'intégrité des mosaïques paysagères. Mais, pour le cas particulier des zones humides alluviales, où la stabilisation (apparente) des formations végétales est mal perçue, cette vision réductrice de la notion d'« espèce patrimoniale » rend service. En effet, la mauvaise image attribuée à l'enfrichement, en réponse à la modération des dynamiques fluviales, renforce l'argumentation patrimoniale basée sur la valorisation des cortèges floristiques pionniers. La valeur patrimoniale de la pulicaire, protégée au niveau national et pourtant commune en Europe, est ainsi plus importante que la valeur patrimoniale de l'aulne, tout aussi commun mais non protégé ; ils sont pourtant l'un comme l'autre identitaire des zones humides alluviales !

- 15 Dans *La France des friches*, A. Schnitzer et J-C. Génot (2012) remarquent que les bois tendres conservent encore une valeur patrimoniale, contrairement aux bois durs, pourtant les plus biodiversifiés, mais qui expriment le vieillissement. Est-il alors logique de contraindre les milieux à la stabilité en optant préférentiellement pour la préservation de stades pionniers, parce qu'ils sont plus « riches » en espèces « rares » ? C'est oublier que parfois ils ne sont plus fonctionnels car la dynamique fluviale qui les maintenaient n'existe plus. C'est souvent sous-estimer aussi les risques induits par les opérations de coupes successives qui non seulement appauvrissent le substrat de nutriments, mais diminuent aussi le développement de bois morts dont on connaît l'importance dans les systèmes fluviaux. En outre, contraindre les dynamiques végétales aux stades pionniers peut tendre à augmenter le potentiel d'invasibilité des essences exotiques très concurrentielles comme le robinier (*Robinia pseudoacacia*), l'ailanthe (*Ailanthus altissima*) ou encore la canne de Provence (*Arundo donax*). C'est toute la difficulté de rendre « viable » un héritage pour en constituer un patrimoine (Clément et Gavaille, 1994). Les constructions de patrimoines naturels débordent ici finalement du cadre de la protection de la biodiversité et deviennent plutôt l'objet d'enjeux sociaux, économiques et politiques, difficiles à dépasser, tels que la gestion des vulnérabilités aux inondations.
- 16 Finalement, le patrimoine « naturel » n'est pas une « mémoire » mais l'« emblème » d'une biodiversité ciblée dont on occulte parfois l'histoire, ou plus précisément la géohistoire, en oubliant qu'une n'est qu'une part de la nature !

Conclusion

- 17 La valorisation des zones humides n'est pas une question nouvelle mais bien récente puisque la reconnaissance de leurs valeurs et fonctions a permis dès la fin du XX^{ème} siècle, au moins à l'échelle de Europe, de les replacer dans les textes officiels liés à la protection et la gestion de l'eau d'une part (Loi sur l'Eau, LEMA, etc.) et à celle de la nature d'autre part (Natura 2000, Espace Naturel Sensible, etc.). Aujourd'hui, en sus de leurs rôles biophysiques (réservoirs d'eau et de biodiversité), de nouvelles questions émergent sur leur(s) valeur(s) patrimoniale(s), naturelles et/ou culturelles. Dans cet

article, le syntagme « patrimoine naturel » a été plus spécifiquement étudié car il est pertinent de relever la dimension paradoxale qu'il suscite lorsqu'il s'agit d'écosystèmes dynamiques très réactifs donc changeants comme le sont les zones humides fluviales. Gérer un patrimoine naturel suppose le plus souvent en préserver les formes (c'est-à-dire les espèces), non les forces (autrement dit les processus). Cela revient à neutraliser les potentialités des systèmes pour un objectif, souvent coûteux et parfois vain, de conservation d'espèces « remarquables », le patrimoine naturel étant souvent amalgamé avec le concept de biodiversité. En effet, pour les zones humides, le patrimoine naturel se réduit bien souvent à la reconnaissance d'espèces remarquables, peut-être rares à une certaine échelle, mais qui participent peu aux processus de maintien ou d'évolution des zones humides. En ce sens, il conviendrait de gagner en neutralité dans les prises de décision sur les « valeurs » des écosystèmes, et une piste féconde peut être celle de reconnaître les espèces, ou mieux les espaces, sur leurs traits fonctionnels plutôt que leurs caractéristiques originales. La biodiversité fonctionnelle plutôt que la biodiversité remarquable en guise d'objet patrimonial. Cette voie nécessite alors d'assumer le fait qu'un patrimoine doit être dynamique, reflet changeant d'une géohistoire complexe entre logiques biophysiques et anthropiques à temporalités et spatialités enchevêtrées. Patrimonialiser les « forces » (fonctionnement) des zones humides plutôt que leurs « formes » (structure).

BIBLIOGRAPHIE

- Amoros C., Petts G.E. (eds), 1993, *Hydrosystèmes fluviaux*, Masson, Paris.
- Bioret F., Chlous-Ducharme F.C., 2011, « Évaluer la dégradation en écologie de la restauration, une question d'échelles de références et de perception », *Sciences Eaux & Territoires*, vol. 2, n° 5, p. 3-5.
- Beck C., Luginbühl Y., Muxart T. (Dir.), 2006, *Temps et espaces des crises de l'environnement*, Paris, Éditions Quae.
- Bouisset Ch., Degremont I., 2013, « Patrimonialiser la nature : le regard des sciences humaines », *Vertigo - la revue électronique en sciences de l'environnement*, Hors-série 16, en ligne : <http://vertigo.revues.org/13542>; DOI : 10.4000/vertigo.13542.
- Chevassus-au-Louis B., Salles J.M., Bielsa S., Richard D., Martin G., Pujol J., 2009, *Approche économique de la biodiversité et des services liés aux écosystèmes*, Contribution à la décision publique, Centre d'Analyse Stratégique, Paris.
- Chouquer G., Watteaux M., 2013, *L'archéologie des disciplines géohistoriques*, Paris, Editions Errances.
- Claval P., 2012, « la géographie historique, une courte histoire », *Revue de géographie historique*, n° 1, en ligne : http://rgh.univ-lorraine.fr/articles/view/23/La_geographie_historique_une_courte_histoire
- Clément V., Gavaille A., 1994, « Gérer la nature ou gérer les paysages : enjeux scientifiques, politiques et sociaux », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, Tome 30/3, p. 239-262.

Cubizolle H., Sacca C., 2008, « La patrimonialisation des zones humides : l'exemple de tourbières de l'Est de la France », *Géographie et cultures*, n° 66, p. 11-24.

Desvallées A., 1995, « Termes muséologiques de base », *Publics et Musées*, n° 7, p. 134-158.

Dufour S., 2007, « Contrôles hydro-morphologiques et activités anthropiques dans les forêts alluviales du Bassin Rhodanien », *Annales de Géographie*, vol. 2, n° 654, p. 126-146.

Dosse F., 1998, « La ressource géographique en histoire », *Espaces Temps*, n° 68-69-70, p. 109-125. en ligne : DOI : 10.3406/espat.1998.4061.

Ellisalde B., 2000, « Géographie, temps et changement spatial », *Espace géographique*, tome n° 29, n° 3, p. 224-236.

Gravari-Barbas M., Guichard-Anguis S. (dir.), 2003, *Regards croisés sur le patrimoine dans le monde à l'aube du XXI^{ème} siècle*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.

Gramond D., 2013. Requalifier les zones humides continentales : logiques et paradoxes, *Géocarrefour*, vol. 88-4, p. 247-256.

Grataloup Ch., 1996, *Lieux d'histoire. Essai de géohistoire systématique*, Paris-Montpellier, Reclus, 200 p.

Grataloup Ch., 2005, « Géographie historique et analyse spatiale : de l'ignorance à la fertilisation croisée », in Boulanger Ph. et Trochet J.-R. (dir.), *Où en est la géographie historique ? entre économie et culture*, Paris, L'Harmattan, p. 33-42.

Grataloup C., 2007, *Géohistoire de la mondialisation. Le temps long du monde*, Paris, Armand Colin.

Héritier St. (Coord.), 2009, *Nature et patrimoine au service de la gestion durable des territoires*, Publication MRCT CNRS.

Jacob-Rousseau N., 2009, « Géohistoire/géo-histoire : quelles méthodes pour quel récit ? », *Géocarrefour*, vol. 84, n° 4, p. 211-216.

Keane R.E., Hessburg P.F., Landres P.B., Swanson F.J., 2009, "The use of historical range and variability (HRV) in landscape management", *Forest Ecology and Management*, vol. 258, p. 1025-1037.

Landres P.B., Morgan P., Swanson F.J., 1999, "Overview of the use of natural variability concepts in managing ecological systems", *Ecological Applications*, vol. 9, n° 4, p. 1179-1188.

Laslaz L., 2009, « Sauvagerie artificielle et naturalité construite en zone centrale des Parcs Nationaux alpins français », in Héritier St. (Coord.), 2009, *Nature et patrimoine au service de la gestion durable des territoires*, Publication MRCT CNRS, p. 33-50.

Leopold L.B., Maddock T., 1953, The hydraulic geometry of Stream channels and some physiographic implications, *US. Geol. Survey. Prof. Paper*, n° 252, 56 p.

Levêque C., Muxart T., Abbadie L., Weil A., Van Der Leeuw S., 2003, « L'antroposystème : entité structurelle et fonctionnement des interactions sociétés-milieus », in Levêque C., Van Der Leeuw S. (dir.), « *Quelles natures voulons-nous ? Pour une approche socio-écologique du champs de l'environnement* », Paris, Elsevier, p. 110-129.

Reynaud A., 1992, *Une géohistoire. La Chine des Printemps et des Automnes*, Paris, Reclus.

Schnitzler A., 2007, *Les forêts alluviales d'Europe : écologie, biogéographie, valeur intrinsèque*, Paris, Éditions Lavoisier.

Schnitzler A., Génot J.-C., 2012, *La France des friches. De la ruralité à la féralité*, Paris, Éditions Quae.

Tricaud P-M., 2010, « Conservation et transformation du vivant », Thèse de doctorat de l'Université Paris-Est sous la direction de T. Paquot, 250 p.

Uzzell D.L., 1998, « Interpreting our heritage: a theoretical interpretation », in Uzzell D.L. & Ballantyne R. (eds.), *Contemporary issues in heritage and environmental interpretation: problems and prospects*, London, The Stationery Office, p. 11-25.

NOTES

1. L'antroposystème est compris ici comme une unité à la fois structurelle et fonctionnelle correspondant à un ensemble complexe de systèmes naturels et sociaux en interaction sur un même territoire et ayant une trajectoire co-évolutive dans la longue durée (Lévêque *et al.*, 2003).
2. « Géohistoire des risques et des patrimoines naturels fluviaux » – 8^{èmes} Journées d'étude du Groupe d'Histoire des Zones Humides (Orléans 11-13 avril 2013).
3. Le terme « patrimoine naturel » serait apparu dans le décret de 1967 sur les PNR instituant le classement d'un territoire pour « la qualité de son patrimoine naturel et culturel », qui sera ensuite remplacé par « patrimoine commun » dans le décret de 1976.

RÉSUMÉS

Les stratégies récentes de gestion des zones humides, visant à l'entretien voire à la reconquête de ces milieux, mettent l'accent sur les fonctions écosystémiques traduites en termes de services rendus d'une part, en soulignant de plus en plus fortement d'autre part les valeurs, notamment patrimoniales, que l'on peut leur reconnaître. Cette approche à coloration utilitariste pose la question des potentialités des milieux et nécessite *de facto* de retracer leur « trajectoires » entre dynamiques biophysiques et logiques anthropiques à temporalités et spatialités complexes et intriquées. Cet article propose une réflexion sur l'utilisation et l'efficacité des concepts et méthodes de la géohistoire pour identifier et valoriser la/les mémoire(s) des zones humides, ici en contexte fluvial.

The recent strategies of management of wetlands, aiming to maintenance or to the reconquest of these ecosystems, focus on the ecosystemic functions - translated into terms of ecosystems services according to the Millenium Ecosystem Assesment conceptual Framework - on the one hand, and by underlining more and more strongly on the other hand the values, in particular the heritage values, that we can recognize to them; this approach, broadly utilitarian, asks the question of the natural environment readjustement potentiality and *de facto* requires to interpret their(s) "trajectories" put rhythm into by biophysics and humans dynamics, which have temporalities and spatialities quite complex and intricate. This article proposes a thought on the use and the effectiveness of the concepts and methods of the environmental geohistory use to identify and to highlight the « memory(ies) » of wetlands, here in fluvial contexts. However, the environmental history is discontinuous by nature, it always contains a share of lapse of memory, and often reconstitutes a idealized past for which it is advisable to gain in neutrality but by which glances... it is the today challenge for reasoned management of ecosystems.

INDEX

Mots-clés : approche sémantique, géohistoire, héritage, patrimoine, zones humides

Keywords : geohistory, wetlands, heritage

AUTEUR

DELPHINE GRAMOND

Delphine Gramond est maître de conférences en géographie physique à UMR 8185 ENeC (Espaces, Nature et Culture) CNRS/Université Paris-Sorbonne, delphine.gramond@paris-sorbonne.fr